

XYZ. La revue de la nouvelle



Càmera con bagno

Hélène Rioux

Chambre à louer

Number 22, May–Summer 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3732ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rioux, H. (1990). *Càmera con bagno*. *XYZ. La revue de la nouvelle*,(22), 21–25.

Tout a commencé par un coup de tête. Un gros. Définitif. C'est-à-dire que le bel appartement si bien tenu, le quartier résidentiel si tranquille, le canapé de cuir et tous les accessoires si élégants qui vont avec, j'en ai eu ma claque tout à coup. Ça a commencé un beau matin. Mais il faut croire que ça couvait depuis longtemps. Rage, dégoût, lassitude, à tour de rôle. Lassitude, rage, dégoût. Petites crises entre les accalmies. Petites accalmies entre les crises. La routine, quoi! Me retrouver tous les soirs dans le bel appartement en tête à tête avec moi-même. Ou avec Robert (ce qui revenait à peu près au même, sauf qu'avec Robert les tête à tête se terminaient parfois en tête à queue... Mais trêve de trivialité.) Je veux dire qu'un beau matin, j'en ai eu ma claque du beau Robert dans le bel appartement. Du beau Robert qui jouait aux échecs avec (et surtout contre) son ordinateur, et invariablement perdait, pendant que, affalée sur le canapé, je feuilletais des magazines effarants d'insignifiance. De me préparer des cocktails sophistiqués que je buvais dans de beaux verres sur pied en cristal de Bohême pendant que lui, il écoutait son opéra sur le lecteur de disques compacts ultra perfectionné. Oh! Teutoniques Walkyries aux tétons bardés de fer, courtisanes aux poumons de dentelle, patriotiques et magnanimes, oh! Madama Butterfly (Robert avait un faible pour les sopranos puissantes), vos lamentations et vociférations me vrillaient les tympans! L'amour est un oiseau bel et bien rebelle que je croyais tenir et qui à tire-d'aile s'envolait... À des heures avancées, tous les appareils éteints, le beau Robert venait parfois me rejoindre sur le canapé (qu'il fallait quand même faire attention de ne pas tacher). Oui, nous formions un beau petit couple, tous nos voisins auraient pu en témoigner.

J'en ai eu ma claque du beau petit couple.

Alors voilà, un beau matin, après une de ces folles et épuisantes nuits, Robert parti à son travail, j'ai jeté trois ou quatre machins indispensables (*La Recherche du temps perdu* en quinze volumes, mon dictionnaire et mes draps de satin rose) dans un grand sac de voyage, j'ai pris le métro et me suis rendue au centre-ville, à la recherche d'un autre gîte.

Qui n'a pas été difficile à trouver.

Une pièce assez spacieuse en plein cœur de la ville, tapissée d'un hideux jardin de roses fanées. Une fenêtre donnant sur la cour, ses poubelles et ses chats. Je ne décrirai pas les meubles: ils étaient tous aussi branlants, bancals, inconfortables et écaillés qu'on peut l'imaginer. Mais ce qui m'a convaincue, c'est l'antique baignoire sur pattes qui trônait dans un angle. Je ne sais pas, mais pour moi, ça évoquait l'Italie d'avant la guerre. Il me semblait avoir entendu raconter que là-bas, on louait des chambres comme ça, avec baignoire. *Càmera con bagno*. Je n'étais jamais allée en Italie. Je ne sais même pas qui m'avait raconté ça. Je l'avais peut-être vu dans un film, lu dans un livre.

La cuvette, avec son réservoir au-dessus et sa chaîne rouillée qui pendouillait, occupait tout l'espace d'un réduit à côté. Je trouvais ça exotique, vieille Europe.

Si rudimentaires qu'ils fussent, ces accessoires étaient pourtant, je l'avoue, indispensables. Aller faire mes ablutions à la salle de bains commune, très peu pour moi. Il y a tout de même une limite à la décadence.

J'ai payé le loyer du premier mois, posé le sac sur l'unique fauteuil qui, sous le choc, a exhalé un long soupir poussiéreux qui m'a presque asphyxiée, et je suis sortie. Le quartier faisait artiste, bohème et touristique. Je suis entrée dans différentes boutiques, histoire de me familiariser avec l'environnement. Entre les terrasses bon chic bon genre où baguenaudaient de désinvoltes oisifs, les restaurants multi-ethniques qui me soufflaient au passage des effluves d'ail et de mouton grillé, les clubs de danseuses nues et les discothèques à la mode, j'ai trouvé des guenilles (hors de prix), du matériel d'artiste (cela allait de soi), des livres (bien entendu), des petits plats mijotés pour les chambreurs comme moi partis à l'aventure sans leur batterie de cuisine. Et puis, et je me demande encore ce qu'il faisait là, un magasin délabré qui vendait toutes sortes de trucs usagés. C'est là que j'ai eu le coup de foudre pour une vieille *Underwood* millénaire et couverte de poussière. Il faut dire que les ordinateurs, j'en avais ras le bol aussi. Et je ne me voyais pas entreprendre le « grand œuvre » de ma vie sur une machine qui sait également jouer aux échecs, au scrabble, additionner, multiplier, extraire la racine carrée de, donner la date et l'heure,

faire un budget, et *tutti quanti*. Je me connais, ça m'aurait foutu un complexe d'infériorité.

J'ai donc acheté, pour une chanson (mais pas d'amour) la vieille *Underwood* (qui pesait au moins dix tonnes) et je suis rentrée chez moi. Je l'ai installée d'abord sur une table qui n'a pas tenu le coup et s'est écroulée dans un fracas indescriptible, puis directement sur le sol en attendant, et là, éreintée et en sueur après ce dur effort, je me suis fait couler un bain.

Première surprise, en y plongeant le pied, c'était glacé. Qu'était-ce à dire ? J'avais pourtant, comme d'habitude, ouvert l'eau chaude au maximum et un filet d'eau froide pour que l'immersion soit supportable. Après quelques essais, je me suis aperçu que les robinets étaient inversés, l'eau chaude à droite. Une facétie du plombier. Si je l'avais devant moi, celui-là ! Dites donc, vous, que je lui dirais, ça fait des siècles que, dans tous les pays du monde, l'eau chaude est à droite, non, à gauche, vous voyez, je suis toute mêlée maintenant, à gauche donc, c'est une convention, l'humanité, en désaccord sur tout le reste, avait au moins réussi à s'entendre sur ce point et voilà qu'avec vos fantaisies, vous risquez de déclencher un conflit mondial. Imaginez qu'un chef d'État, en visite au pays, s'ébouillante rien qu'en se brossant les dents. Ou attrape une pneumonie en prenant sa douche. Catastrophe diplomatique, on croirait au complot, l'opposition jubilerait, le chef du protocole se suiciderait, le premier ministre devrait présenter des excuses publiques...

J'ai enlevé le bouchon, mais rien, ou presque, c'est-à-dire que le bain se vidait au millimètre cube. À ce rythme, j'en avais pour le reste de la journée et une partie de la soirée. Au minimum. J'ai déniché un vieux seau de plastique rose bonbon dans le réduit (il devait avoir été laissé là expressément pour cet usage) et transvasé à la main l'eau de mon bain dans la cuvette. Puis j'ai repris le processus à zéro. L'eau droite au maximum, un filet d'eau gauche.

J'étais allongée, béate (mais non béante) dans l'eau quasi bouillante et embaumant le jasmin, les yeux clos, allongée donc comme dans un jardin en pleine canicule, rêvant alternativement de ma gloire prochaine et des amants futurs qui me feraient vivre l'extase sur ce lit (mais pourrait-il résister à nos enlacements, nos frénésies et nos débordements ?) quand une impression bizarre m'a fait ouvrir les yeux. Le bouchon, sous une pression insolite, se soulevait.

Et, tel un geyser, montait du drain un jet d'un rouge douteux qui sournoisement se répandait dans mon eau. Rouge, était-ce du sang? Qui donc (ou quoi) trépassait dans mes tuyaux?

J'émergeai en catastrophe.

Frisonnant sur le carrelage, je regardais, les yeux écarquillés, mes bulles de lait moussant se teinter faiblement quand, à l'odeur fleurie commencèrent à se mêler des relents d'oignons, de tomates, d'huile et de bœuf haché. Une sauce à spaghetti, sans aucun doute.

Je me suis rhabillée et suis partie à la recherche du concierge. Introuvable. C'était à prévoir, ils ne sont jamais là quand on a des ennuis. On ne les voit surgir de leur planque que le premier du mois, pour toucher les loyers. Race de rapaces! Mais à défaut du concierge, je croisai sur le palier une créature bizarre, à la demi-crinière (l'autre partie du crâne avait été entièrement rasée) à la demi-crinière donc violette et striée de mèches orangées, vêtue d'une tunique bariolée sur un jean découpé en lanières, les yeux cerclés de rouge flamme et la joue gauche tatouée d'un dragon crachant des fleurs, qui m'expliqua obligeamment les différents problèmes de plomberie de l'immeuble. Des prises d'air, semble-t-il, manquaient, et *c'est comme quand t'ouvres une can de jus de tomates, tu vois, si tu fais juste un trou, ça coule pas, ça fait que la sauce de la locataire d'en haut passe dans ton tuyau quand a rince ses assiettes, pis ya aussi le principe des vases communicants...* Je n'ai rien saisi de l'explication (à l'école j'étais nulle en physique), mais il ressortait clairement qu'il valait mieux prendre son bain le matin alors que personne ne popotait.

Ne popotait? On fournissait donc la cuisinière dans certaines chambres? C'était logique. Chambre avec bain et chambre avec poêle. *Càmera con stufa.*

Je suis rentrée chez moi. L'eau stagnait, immobile, dans ma baignoire, ah! oui, *ça coule pas*, et toute la pièce était imprégnée d'une forte odeur d'épices, de moisi et de vétuste tuyauterie. Charmant début pour ma nouvelle vie.

J'ai décidé de me coucher. J'ai mis mes draps de satin rose sur le lit et je me suis installée, avec *Du côté de chez Swann*, sur le matelas qui râlait, une bouteille de Dom Perignon entre les genoux, histoire de célébrer ma libération...

Quand les clapotis m'ont réveillée, une faible lune, par la fenêtre, éclairait la vision d'apocalypse. La tuyauterie avait crevé en même temps que la baignoire, en vertu de je ne sais trop quel principe (encore celui des vases communicants, sans doute), continuait de déborder doucement. *Swann* trempait dans une mare noirâtre parmi les détritiques nauséabonds, et moi, comme une naufragée sur mon radeau de satin rose, je dérivais vers le délire.

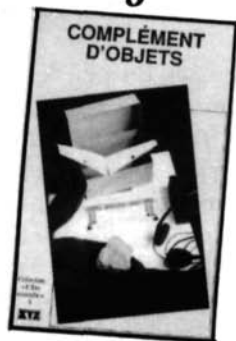
XYZ

XYZ / « L'Ère nouvelle » 5

Les recueils insolites des spécialistes de la nouvelle

COMPLÈMENT D'OBJETS

Denis Bélanger
Robert Lalonde
Sylvie Massicotte
Claire de Lamirande
Danielle Roger
Thomas Buffin-Bélanger
Jean-Marie Poupart
Nicole Lavigne
Hélène Rioux



Neuf écrivains d'âges, d'expériences et d'horizons divers, ont pris le risque de se soumettre au pouvoir des objets. Les règlements étaient extrêmement simples. Chaque personne devait rédiger une nouvelle en y incluant six objets dont nous leur avons remis la liste: un billet de spectacle, une écharpe, une boîte, un fossile, un *walkman* et un banc public. Les neuf textes réunis démontrent que l'imaginaire est sans limite.

Maintenant, à vous de jouer

Denis Bélanger

112 p., 12,95 \$